



© Yvonne Kurkovic

Thème : Sweet dreams (are made of this) Gratuit

BAKELITH

Edito

Sweet dreams are made of this(*)

Avoir les yeux fermés c'est un peu comme regarder au fond de soi. On y croit, on y croit, on y croit, on croit.

Tout paraît évident comme se faire poursuivre par un tigre le long d'un mur en ruine, lors d'une balade campagnarde avec ses parents.

Je tombe, je cours, je fuis, je crie, je suis bien.

Et je meurs, pas toujours.

Everybody's looking for something

Tu me l'as dit il n'y a pas si longtemps, dans la vraie vie : « je t'aime ».

L'autre jour je ne sentais plus mon corps. En y regardant bien je pouvais me pincer, me brûler avec une flamme, me transpercer la joue avec une aiguille : j'étais invincible.

Dans la vraie vie on meurt.

*Some of them want to abuse you**Some of them want to be abuse*

J'ai une vie intense faite d'aventures où tu n'as pas forcément ta place, ou alors sous la forme d'un arbre microscopique, d'un pirate sanguinaire voire d'une constellation d'étoiles en pleine migration.

Dans la vraie vie on ne se manipule pas soi-même.

(*) *Sweet dreams (are made of this)* par Eurhythmic in *Sweet dreams* (1989)

Un œil ou même les deux, assez bleus, assez bleus pour pleurer la nuit. Un livre, un cd, trois livres prêts pour prolonger le don. Un sourire. Une variation dans la voix. Une voix au téléphone comme une ambassadrice du désir suscité. Une photo. Des traits. Une voix plus près. Des mots à l'oreille. Des yeux plus près. Ma langue dans ta bouche. Des yeux dans mes mains. Des yeux dans ma tête. Un cd pour les nuits. Une mélodie pour les corps. La peau qui s'accroche. De la distance pour pas plonger. Des mots susurrés plus près encore. Des bras qui ne serrent pas assez. La peau qui glisse. Une voix encore douce. Des livres, une carte bleue, un café, des projets solitaires. Une voix plus cassante. Une voix plus loin. Une place de concert, trois bières, un taxi. Une voix quelconque. Le sommeil lâche. Un sourire quand même. Ma langue dans une bouche. Un café, un coca, une voix inaudible. La peau qui coule. Ta voix qui dit comme un pardon. Des yeux encore assez bleus pour pleurer. Des sons dans l'ordinateur. L'attente des sons dans l'ordinateur. Des mots dans l'ordinateur. Une voix dans les mots sur l'ordinateur. Ma voix dans les mots sur le papier. Une lettre sur le bureau devant l'ordinateur. Un taxi, des livres, des cd, un coca, un voyage, une bière, une voix, la peau qui tire. Un cd pour la nuit. Une voix. Le radio réveil. France Inter. Il est 07h00. Toujours trop bleus.

MARC BONETTO

Le rêve, doux et dans tous ses états (disparates)

J'imagine. Un rêve entre veille et sommeil où le temps basculerait, cul par-dessus tête, dans l'éternité.

Une pipe au râtelier. Quoi d'autre ? Paupières languides, le songe fume ses arabesques.

Dans le balancement du souffle, nos sens, retournés à l'absence et rendus à la paix, accroissent le monde.

Je ne m'appartiens pas, j'appartiens aux vagues innommées, au vent qui s'attarde et me dépasse, aux ventres porteurs de souffles en suspens, au carrefour sous le soleil zénithal. Je suis ailleurs, y compris en moi-même.

Cansonnette entra dans son vagin, se déplaça, comme un bombyx émerge de sa chrysalide, et féconda son ventre glabre : elle découvrait la création. Elle accoucha de sa vie passée et se lava dans cette chair fraîche. À portée de regard, la Grande Ourse écaillait le givre.

Vague après vague, le corps invite la fugue vers un repos plus vagabond que le sommeil lui-même.

La nuit parle. L'aube écoute. Êtes-vous sourds pour ne pas entendre ? À moins que vous ne soyez spectres parmi les spectres, substance inarticulée avachie dans l'alcôve létale ?

Vide sur vide, tout reste gravé dans le néant futur, même l'ébauche de cette pensée à demi consciente. Ainsi demeure l'empreinte de mondes que le rêve n'ose effleurer.

Sens-tu, offert au regard et à portée de main, toute la nouveauté de cette orange ? Aucun mystère, mais la faim qui salive dans ta bouche.

On l'a tant secoué, battu, jeté à terre puis en l'air, que ses démons internes se sont éveillés. Depuis, ce sont eux qui le battent et le secouent. Et, comme si cela ne suffisait pas, ils jouent à balle perdue avec son cœur, livrent ses membres à la débauche, chantent à cappella dans son cerveau, sans parler de mille autres fredaines. Comment supporter un tel pandémonium en soi ? Les anges se taisent ou détournent la tête. Seul avec ses tourmenteurs, il ne peut que serrer sa vie pour ne pas la jeter dans le premier canal venu.

Un poulpe en guise de béret, Cabale branle du chef. Les tentacules rythment sa démarche onduleuse et têtent les bienheureux qui passent à sa portée : hannetons saouls, mouches, mésanges, silures, charbons fumeux, citrons noirs, blanches bécasses valsent dans un vent d'allégresse.

L'ancre nomade scarifie l'écueil, scalpe la chevelure de Bérénice, l'entraîne, miroir filant, vers des constellations abyssales.

Apophtegma le Dépecé reposait sous l'amanite. Un phasme vint à passer ; irrespectueux comme toutes les brindilles mouvantes, il avala Apophtegma, le sommeil et l'amanite. De ce matin funeste, une plainte s'élève sous le couvert des hêtres.

La main sur la poitrine, vous deviendrez, jusqu'à les oublier, mes propres pulsations.

Avec l'avidité de mille bouches qui têtent les étoiles jusqu'aux racines de la chair, le corps, voluptueusement lucide, devient l'appétit bouillonnant de la terre où s'abolissent enfin ses lourdes odeurs sursitaires.

La vie est brève, vaste le monde : nous nous retrouverons. L'air trace et garde l'empreinte de nos pas. Et si nos regards ne se croisent plus, l'absence n'effacera jamais ce que nous fûmes les uns pour les autres.

BULBUL YTEK

Artichoke men (do work like that)

Souvent je rêve à des femmes que j'ai aimées vraiment et à celles que j'ai aimées mais trop tard, ou bien encore à celles que j'aurais pu aimer et qui auraient pu m'aimer. Ça ne me dérange pas le moins du monde. Ma femme, si. Pas que moi je rêve de cela, puisque de toute façon je ne lui en parle pas. Mais que elle-même rêve des hommes qu'elle a aimés vraiment et de ceux qu'elle a aimés mais trop tard, ou encore de ceux qu'elle aurait pu aimer et qui auraient pu l'aimer. Je ne comprends pas pourquoi ça la gêne. Je crois qu'elle est gênée d'être troublée. D'être troublée de ne pas penser qu'à moi. Mais si je ne pense pas qu'à toi, c'est que je ne t'aime pas !! Ce à quoi je ne réponds rien. Je ne réponds rien parce que, si je ne me fie qu'à mon expérience personnelle, et c'est toujours ce que je fais, et bien je sais que je peux aimer ma femme sans toujours ne penser qu'à elle. Je peux l'aimer et je peux penser au match de foot de ce soir. Je peux l'aimer et je peux penser à un fondant au chocolat que je mangerai en regardant le match de foot de ce soir. C'est une image bien sûr mais il me semble en effet que ce n'est pas complètement lié, voire pas du tout. Pour preuve scientifique, j'ai pu lire dans une revue de psychologie, certes destinée au grand public, que c'est un phénomène tout à fait naturel : on appelle cela un fantasme. Cela peut même favoriser les relations dans un couple dès lors que la ou les personnes fantasmées auront disparu lorsque viendra l'orgasme, et que la conjointe ou le conjoint aura repris cette place. Texto. C'est écrit. Ma femme, elle, n'en profite pas pour m'aimer plus. Au contraire, elle aurait même tendance à vouloir me quitter. Disons même qu'elle vient de me quitter.

Ma femme et moi on a des fantasmes, oui. Mais la différence entre ma femme et moi, c'est que elle, elle ne se contente pas de fantasmer, elle réalise. Sa méthode ? Elle fantasme, elle revoit, elle embrasse. Après, elle est triste, j'ai bien vu, mais c'est fait. Bon, voilà, c'est réglé ! Ce qu'il se passe après, je ne sais pas, je ne peux pas en dire plus, on s'est revu, oui, mais on n'a pas parlé de ça.

Peut-être que réaliser ses fantasmes chez les hommes, c'est aller voir une prostituée. Pour ma part, je ne suis jamais allé voir une prostituée. Mais si je ne suis jamais allé voir une prostituée, ce n'est pas un oubli ou un manque d'envie. C'est pour d'autres raisons. Monétaires par exemple. Combien ça coûte d'aller voir une prostituée ? Est-ce que j'aurai assez d'argent sur moi ? Et si j'ai trop d'argent sur moi, est-ce que

je ne vais pas me le faire voler ? Raisons géographiques également. Ou est-ce qu'on va faire l'amour ? J'avais pensé dans ma voiture mais je n'en ai plus, ma femme l'a gardé, elle en avait plus besoin que moi. Pas dans une camionnette en tout cas, avec des draps dont je ne saurais pas à l'avance s'ils sont propres ou non. Pourquoi n'existe-t-il pas de catalogue ou de charte des protistuéés qui énumérerait clairement toutes ces caractéristiques ? Car il y a déjà toutes ces raisons et il y a encore là-dessus la question physiologique fondamentale : est-ce que je vais bien bander ? Au final, ça fait beaucoup de raisons. Et c'est sûr que sans tout cela, je serais sans aucun doute déjà allé visiter une voire plusieurs prostituées, une voire plusieurs fois.

Alors ce soir, je vais sonner, encore, à la porte de cette femme (que j'aurais pu aimer vraiment mais trop tard).

Je lui demande si elle accepte pour cette fois que je me douche chez elle puisque mon pommeau est cassé. J'ai apporté mes affaires de toilette, cela l'amuse beaucoup et elle accepte donc avec plaisir. Je prends mon temps, il y a beaucoup de vapeur dans la salle de bain. Je vais chercher des fruits dans la cuisine. Je me promène nu sans y accorder d'importance. Inadvertance et nonchalance. Elle est sensible à mes activités, elle me rejoint dans l'eau, elle me lèche les pieds comme autrefois, elle empoigne mon sexe et moi ses seins. Nous prenons une photo en souvenir.

Ensuite je m'endormirai. Sweet dreams (are made of this).

BAAL

Abondance

J'aime pas ce qui est sucré.

Doux rêves, difficile se disait-il, d'écrire les doux rêves qui me font, quand je voudrais accuser le monde entier de mon malheur, quand j'en veux à tout de ce qui fut, doux rêves, je ne sais pas ce que c'est peut-être. Je ne connais plus le rêve. Est-ce que je rêve encore ? Il y a trop d'ombres autour de moi, trop de souvenirs nauséabonds, trop de honte. J'ai toujours eu honte de moi. Des insomnies. Parfois à ne plus savoir qu'en faire parce qu'écrire ça va bien cinq minutes mais bon, ça nourrit pas. Errer parmi les ombres des *backrooms*, ça pue, c'est toujours trop chaud et humide, climat insupportable à la chair flasque. La solitude ronge. Une aigreur terrible à l'estomac quand il vaut bien se donner la peine d'y penser. Attente et mur.

Doux rêves des amours béantes aux entrecuisses, ô ma brassée de myosotis, et les souvenirs qui viennent gâcher certaines nuits, les angoisses qui nous rongent. Langues amères à lécher, franchement on y croit, cette fois on y croit, pense-t-elle, cette fois parce que finalement, tu vois, même si ça ne sert à rien, même si c'est du vent, de la vanité, quand même, franchement, tu vois, la béance a du bon, doux rêves, où je m'allonge en toi, dans une couverture de dunes que l'on a définitivement abandonnée à Dieu, je nous mélange et tu frissonnes, au sable de toujours, quand les baisers répondent aux enlacements, l'état que je te dis, que je te dois, amour, une joie quotidienne à s'éclabousser, une joie de fontaines qui coulent en continu, abondamment, comme jamais auparavant cela ne fut. Le bonheur de rentrer et de préparer pour toi un bain, un verre de vin, une cigarette. Le bonheur du matin et de tes baisers. Le quotidien.

Il tourne et retourne cette idée dans son cœur mais la pierre froide ne dit rien. C'est le silence. Il n'a jamais aimé. S'il l'a été, cela ne lui plaisait pas. Alors les rêves... peut-être c'est autre chose. Il déteste l'idée du couple, l'idée d'alliance, l'idée de quotidien. C'est un homme. Pas de poids social. Rien ne l'oblige au lien affectif, à la case. Pas besoin de ça. Les obligations, c'est un truc d'adulte qui ne le concerne pas. Se lever le matin, aller au boulot de façon absurde et régulière, payer des impôts, un truc de parents. Plus simple de reculer l'échéance : on se sent moins vieillir. Toujours une fâcheuse tendance à vivre les choses avec quelques trains de retard, du retard sur la vie, en retard. Doux rêves, juste une chanson miteuse des années quatre-vingt qu'il est de bon ton d'aimer. Juste un truc de

plus pour se rappeler qu'on vieillit, qu'on est presque vieux, qu'on n'a plus le droit aux tarifs préférentiels. On est de plus en plus seul parce qu'on a peur d'être à deux, parce qu'on en a pas envie non plus, mais ça fait un drôle de trou dans le cœur, une béance. Pas de rêve à écrire. Pas d'amour. Pas de quotidien. Pas de réel, sinon celui des autres. L'écrivain. Inutile d'écrire ce qui est doux, sucré, clément. Les bons sentiments se jettent avec l'eau des pâtes, au beurre s'il vous plaît, trop d'amertume pour ça.

« Je te dois presque la vie ». Elle murmure. C'est mièvre et doux. Le *presque* est étrange, étranger à la phrase, dans la phrase. Mordillement de vin et de voyage qui les fait s'aimer, toutes les deux, elles, mordillement des vagues, et du sel, et de l'été, et des pierres chaudes sur lesquelles se pose le pied nu et humide, l'instant d'après déjà l'empreinte a disparu, tu sais cela, le pied nu, des livres, ceintures de nudité, doux rêves de rondeur où plus rien ne blesse que le plaisir, plaisir cru, sauvagerie de la morsure, nourritures du corps, léché, mâché, sucé, la bouche. L'évidence est précieuse, j'en vacille, j'en vacille, je traverse une nuit la Croix-Rousse, j'accède à Dieu par une côte, tu es au-delà de l'ivresse, en direction du ciel je grimpe, jusqu'à toi, pas d'autre solution, je te recouvre de l'or d'une vie et d'une mort au moins à partager. Lyrique incarence. Amour. Abondance. Ultime divagation des sens et de l'esprit. Conquête du rire et de la vie. Conquête humaine et lyrique.

Ce fut un ami. Pour qui ? Était-ce un ami ? La distance se creuse, comme un fossé, un sillon de labour, une tranchée de quatorze, bien commode de trancher, même si les lâches n'admettent jamais de devoir choisir un camp, un parti, une patrie, une mère. Aujourd'hui, ce bonheur simple l'agace. Il préfère l'éternelle adolescence de celles et ceux que le couple rebute mais qui meurent de désespoir, seul-e-s, le soir, au fond de leur lit, bouffé-e-s de solitude, de froid, de faim, de silence, bouffé-e-s au point de ne plus savoir de quoi sont fait les rêves, surtout les plus doux. Plus rien n'est évident. Abstinence.

TITI ROGUEDA

Sweet dreams (are made of this)

Il est tard, tard dans la matinée. Que personne ne vienne briser le silence de mes méditations. Que personne n'intervienne dans le cheminement de ma reconstitution diurne. Les scellés sont posés, il ne reste plus qu'à relever les empreintes.

Cependant, et chemin faisant, force est de constater que les rêves ne sont pas seulement des rushs qu'on visionne au petit matin, ils sont aussi de grands films en projet, des scénarios refusés qui finissent dans la corbeille à papiers.

Désenchantée. Je le suis, je le fus, je le serai. Je n'y ai pas cru une seule seconde. Ou bien une seule seconde, une de trop, celle qui fait déborder le lit.

Bien ensevelie sous mes draps étanches et waterproof, je pleure amèrement ces années que je n'ai pas eues, cette vie imaginaire, inventée dans l'unique but de m'émerveiller, de nourrir mes rêves de les influencer.

Toujours est-il qu'aujourd'hui, je suis là, allongée sur mon matelas vieux de dix ans (à changer ?), j'explore mes pensées, je scrute l'image, je me souviens... Mon dieu, je me souviens... De clichés entremêlés, du *vrai* côtoyant allègrement le bizarre, le tordu, le dérangent. Qui est cette fille... Une cousine ? Ma mère. C'est moi, tout simplement, moi. Tous les personnages féminins sont *moi*, comme c'est idiot ! Ma mère va au fond du jardin, donc *je* vais au fond du jardin. Toutefois, ou seulement en y regardant à deux fois, le jardin n'est sûrement pas le jardin. Les actions ne sont pas claires, l'histoire passe du coq à l'âne qui réveille toute la basse-cour... Ma famille. Ils sont tous là, même les morts, je n'arrive pas à être seule, on m'étouffe, on m'empêche de manger dans la grande cuisine qui se métamorphose en hall

de gare.

Tant de visages, nulle résolution à la clef ... Mon crâne risque d'implorer si je continue à disséquer mes songes d'une nuit.

Las, il gèle et nous entrons pourtant dans l'ère du réchauffement planétaire, tout est sans dessus dessous, parfaitement absurde, ma jeunesse n'est plus, sa grisaille a fait place à sa disparition. Pas d'espoir, donc pas de regrets... Ce que je pleure, ce n'est pas un manque mais une non-existence.

Please. Ne me parlez pas de ce que je ne pourrai jamais avoir, soyez chics. Ne me souhaitez pas le meilleur afin que je m'attende au pire.

MRS BLOOM

Mes nuits sont faites comme ça

Je ne parle jamais de mes rêves, j'ai le dégoût de ces récits désordonnés et trop imagés mais la succession des scènes est devenue si tranchante et si impérieuse que je ne sais comment l'éviter :

Je suis tatouée en rouge et bleu sur tout le corps. Je fais partie de la mafia japonaise.

Je porte une robe jaune en mousseline transparente, sans manches, assez courte, pendant une fête. Dessous, j'ai un slip et un tee-shirt noirs. Je ne trouve pas ça beau du tout. Je commence par enlever le haut, mais pour le bas, j'hésite.

À une autre fête, au bord d'une piscine dont l'eau n'est pas bleue, il y a un monde fou, assez rock'n roll. Une fille blonde passe à côté de moi, elle a un maillot blanc mouillé, très collant. Il y a une enveloppe sur son estomac, à la place de l'adresse je lis deux courtes questions : « Qui suis-je ? » et « Où est-ce ? ».

Je fais visiter la Bibliothèque Nationale de France à ma mère. C'est une architecture genre Claude-Nicolas Ledoux, imposante, autour d'un immense enclos herbu. Dans l'enclos, divers bâtiments : une énorme chaudière fumante et même Notre-Dame, que nous apercevons de loin.

Je dépouille deux femmes élégantes, maquillées, tailleurs rose bonbon et bleu dur, jabots de dentelle, de leurs bagues que je jette dans la rivière.

Des enfants espagnols guettent derrière un rocher près d'un chemin étroit, dans la montagne. Je leur dis : « pourquoi me échais piedras ? » et puis d'autres choses, dans leur langue, avec une syntaxe très complexe. Ça les arrête dans leur geste.

Une amie me conduit en voiture, nous roulons à grande vitesse sur le macadam vert et blanc, dégradé, d'une route déserte et accidentée. Au sortir d'un virage, la route s'interrompt imprévisiblement. La voiture continue sur la lancée, nous nous retrouvons suspendues dans le vide. Au-dessous de nous, des champs, une plaine comme une mosaïque. J'évalue les chances d'une chute douce, de rebondir dans les arbres après avoir été éjectées de nos sièges. Mais c'est sûr : nous allons mourir.

Je suis à bord d'un paquebot, les passagers sont nombreux, des familles entières. Un traître, sans corps ni nom, ou alors une âme bienveillante qui veut que le naufrage, car le naufrage est certain, se passe sans douleur, comme un doux suicide, ouvre un tuyau de gaz. Une passagère blonde dit que ça sent très bon, la violette ou le muguet, et s'assoupit, couchée en chien de fusil sur le pont. Je suis dans un état proche de la panique, tout le monde va s'endormir, me laisser seule dans cette odeur que je ne parviens pas à sentir. Je me précipite dans les coursives, ouvre les portes des cabines pour tenter de réveiller tout le monde, mais le bateau lentement s'enfonce dans l'océan. Je nage, je ne sens pas la froidure de l'eau, et j'échoue sur une plage de sable blanc et de palmiers, comme dans les images publicitaires. Je suis la seule survivante, je regarde le bateau se scinder en deux, monter et descendre à l'horizon, comme un jouet dans une baignoire, puis disparaître tout à fait. Je suis immensément calme, je m'étends sur la plage et regarde le ciel bleu.

Hélène ne va pas bien. Dans mon appartement aux parois

élastiques, elle m'apporte une petite boîte, de la taille et de la forme d'un poudrier. Elle me dit qu'elle est harcelée par des puces africaines. Ces bêtes représentent un grand danger. Il y en a sûrement dans la boîte. Je l'ouvre. Dedans il y a un petit morceau de mousse, des puces en sortent, elles sont rondes et blanches, grosses et nombreuses.

Mon père teste la présence d'insectes dans les meubles. Avec une sorte de sèche-cheveux orange, il vient de souffler la sciure pour qu'elle tombe sur la moquette et soit visible. Je lui signale des trous qui forment des constellations, des figures, dans les meubles (sauf les meubles orientaux) et dans le sol.

Fabrice avec cette femme qui brûle dans le champ. Grande flamme de briquet où disparaît la silhouette, et l'être même. Puis plus rien.

Je suis avec Catherine J. dans un village portugais. Je l'emmène voir une librairie dans une rue escarpée. On voit un homme allongé près d'un cadavre calciné. Je hurle tandis que Catherine reste calme, va consoler l'homme vivant, le prenant dans ses bras. Je l'admire.

Un enterrement. Les gens répètent sur le parvis de l'église au soleil, bien propres, bien peignés. Tout s'organise sans moi. Pourquoi ne suis-je pas conviée à préparer la cérémonie ? Et je me rends compte — c'est moi la veuve.

En Thaïlande, dans une jungle, où tout est vert, il y a des galeries sombres, une foule d'enfants nus, de gens couchés sur des banquettes de pierre le long de grands murs et sur des escaliers. Lumière verte aussi. À la croisée de deux chemins, une tête énorme, rouge et ronde sur fond vert, statufiée me regarde.

La véranda d'une cafétéria aux Etats-Unis, la serveuse a une toque rose. À côté il y a un parc naturel, un marécage, on s'y déplace en groupe dans une barque. C'est comme le Mississippi. Un serpent noir fuit dans l'eau parmi les algues. Trois têtes monstrueuses apparaissent en haut d'un talus, on doute un moment de leur réalité, on pourrait les prendre pour des attrape-nigauds dans un stand de foire « train fantôme ». L'un des monstres a une carapace articulée, granuleuse, des oreilles en forme de pattes de canard. Ils bougent, sont vivants et dangereux, et nous fuyons.

Le pape me poursuit sur une route goudronnée qui monte, je cours et cours mais il me rattrape. Il me crie qu'il faut que je me marie, que je couche, que je baise avec un homme. Il me donne une croix, une amulette, je ne sais quoi. Puis il disparaît.

Des bébés se font croquer par un grand chien, un danois, sur la route toute droite, pourtant qu'est-ce que je courais pour lui échapper avec les bébés dans les bras, je me souviens du bruit des mâchoires sur les crânes des bébés, un grand crac sinistre.

Je suis enceinte et vais à ma première échographie, qui me rend extrêmement anxieuse. Je quitte tout sauf ma jupe, je dis « il faut que je me mette nue ? » Je me demande aussi comment je vais grimper sur la table d'examen, étroite avec de petites barrières, avec mon gros ventre. Le médecin est le chirurgien qui m'a opérée, sa femme est une blonde en blouse blanche. Je tourne la tête et le voilà sur l'écran — un petit garçon on dirait avec des tortillons hors du ventre — c'est normal — et des baskets aux pieds. Je n'ose pas regarder d'abord parce que j'ai peur qu'il soit mort, je ne l'ai pas encore senti bouger au sixième mois. Mais il est vivant — il est moche en noir et blanc mais je l'aime quand même — il a la tête des affiches du groupe Rammstein.

Dans la nuit du 10 au 11 septembre 2001, le store est coincé par les tentacules des rosiers résistants résistants, et la force de leurs branches fait que la façade de l'immeuble s'écroule à l'endroit de la fenêtre. J'ai peur, devant la façade éventrée, je suis à l'intérieur, je ne tombe pas mais j'ai peur.

Je cherche, par-dessus le mur du cimetière de Vérin, des livres sur un rayon. Il y a de la poésie. Je prends une petite revue de poésie (elle ressemble à l'Arbalète) de format presque lilliputien, et je la feuillette. Elle n'est pas imprimée, mais écrite à la main. Certains textes sont de Malika A.

Je suis aux prises avec un crâne ricanant de François Mauriac, déversant des insanités d'une voix aiguë, dans une bibliothèque poussiéreuse, pleine de moisissures et de toiles d'araignées.

Michel Leiris, chez lui, nous nous y rencontrons souvent. Il passe

pour fou, je l'aime beaucoup. Il me raconte des histoires échevelées, avec toute une mise en scène, des rideaux. Il me donne aussi des conseils, que j'ai oubliés. Il reste assis sur un fauteuil, les mains sur les accoudoirs. Avec lui je me sens bien.

Je visite un appartement, sur une colline. La maison est blanche, méditerranéenne, autour d'une cour, linge blanc aussi, aux fenêtres, et on ne sait pas trop où commencent et où finissent les différents logements qui la composent. Des gens sont attablés dans la cour, exubérants. Dans cet même appartement, je fais un puzzle abstrait, blanc et rouge, sur une grande table. Les pièces sont bizarres (comme celles de la maison), plutôt pointues, pleines de branches, et je me demande comment je vais les assembler, aucune ne semble pouvoir s'ajuster à une autre, en plus elles s'effritent, deviennent poudre, minuscules grains de riz.

Au moment où le soleil qui passe par le vasistas juste au-dessus de moi touche mon visage, je rêve les mots « licht dies » et ouvre les yeux.

Venin du réveil. *Enfermement dans la conscience de soi. Solitude banale mais définitive. Lamento perpétuel.*

* Les textes en italique sont de Pascale Monnier (Aviso, 2004)

PAUL FENOULT

Débordements sans conséquence en prélude à quelques hurlements d'abandon

les bouchons sont prêts à sauter
pour le spectacle à pétards de fin d'année
où sont rassemblés les allumés du pavé
venus en nombre assister au défilé
du demi-monde des intrigantes à camées
et des coquets en goguette pailletés d'écumer
à longueur d'année les cabarets des quais
les poisons cagoulés et pimpe-soués d'alcôve
bouffons dépoitrillés et mirriflores drapés en palpeuses
les effeuilleuses de tripot et poseurs de travers
jouant les dérégulateurs de comptes à rebours
en échange de quelques coups de cravache
redresseuses de torse et éclabousseurs de flagues
les noctambules blafards des ruelles interlopes
ébouffés à faire peur aux pigeons des parkings déserts
retoucheuses à pompons et chattemittes d'entracte
les menottés de boudoir faisant leurs pincées
cigare au bec avant de passer à la fessée
dans un recoin du décor de carton-pâte
bigarré de beautés fanées à bigoudis
les petites frappes poudrifierisées aux mèches folles
gêneuses aux entournaures et profiteuses d'absences
les affoleuses nippées en gâcheuses à beaux minables
aux voilettes embavées si ce n'est du crachat
de baratineuses édentées aux pelures tachées
les naufrageuses attifées en pochards de fumoir
pour mignons en haillons et souillons couperosées
et quelques envoûteuses aux ongles en deuil
toutes pâmées à l'annonce du clou de la soirée
sonné minuit les gueules d'amour se donnent en prix

© ACD AMBITION CHOCOLATÉE ET DECONFITURE, LYON, 2004. ACD 141 RUE SÉBASTIEN-GRYPHE 69007 LYON FRANCE.
COURRIEL : deconfiture@voilà.fr. VISITEZ NOTRE SITE WEB
www.bleton.com/acd.

PARTICIPEZ A LA REVUE 2004-2005. LE PROCHAIN NUMERO SERA DOUBLE POUR UN MEME AUTEUR, MICHEL POLNAREFF. ENVOYEZ DES A PRESENT VOS TEXTES, PHOTOS, BEDES ET ILLUSTRATIONS :

N° 46 - « TOUT POUR MA CHERIE »
ET/OU
« JE SUIS UN HOMME »
AVANT FIN FEVRIER 2005

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DECONFITURE